

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et

va ton chemin.



Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VI.

MONTREAL, 25 SEPTEMBRE 1879.

No. 11

SOMMAIRE.

1. ENCYCLIQUE DE LÉON XIII.
2. NOS FRÈRES DE HOLLANDE.
3. DON CARLOS.
4. SIX VRAIS CHEVALIERS.
5. REVUE DES INTERÊTS CATHOLIQUES.
 - I. FRANCE;
 - II. ANGLETERRE;

- III. BELGIQUE;
- IV. RUSSIE.
6. PETITES NOUVELLES.
7. ORDINATION.
8. COMMENT ON DEVIENT RÉVOLUTIONNAIRE.
9. NAISSANCES.

Encyclique de Léon XIII.

Lumen in caelo! Le grand Pape qui gouverne l'Église, évidemment, veut faire croire à la vérité de la prophétie qui annonçait son règne comme devant être le règne de la lumière.

La dernière Lettre encyclique de Sa Sainteté, vrai rayon du ciel, est destinée à jeter une grande lumière dans le monde intellectuel.

La question de l'éducation et de l'enseignement est la question capitale de nos jours, et celle qui prime toutes les autres. Si le monde est agité comme il ne fut jamais plus, s'il y a, après dix-huit siècles de christianisme, encore tant de fausses doctrines, et politiques et sociales et religieuses, si enfin, le monde est encore si malade, après l'application dix-huit fois séculaire de la grande panacée évangélique, c'est dû à ce que l'enseignement, surtout depuis trois cents ans, n'est pas appuyé sur les bases qu'il doit avoir; c'est dû à ce que la philosophie, cette première science humaine, a fait fausse route, en rejetant la foi pour son fondement. De là, ces maximes, ces doctrines qui sont la négation de tout ordre surnaturel, et qui apportent dans les sociétés comme dans les esprits, le désordre, le bouleversement.

Léon XIII, dominant toutes les passions et toutes les mesquines disputes, prend la question du haut enseignement dans les hauteurs mêmes où elle est naturellement placée; il contemple l'éternel combat entre la vérité qui sauve, et l'erreur qui tue, puis il dit à la raison ce qu'elle doit faire pour ne pas s'égarer, pour rester dans cette vérité d'où dépend le salut des individus et des sociétés.

Exaltant ensuite la doctrine et la méthode de St. Thomas

d'Aquin, qui ont fait de lui le premier philosophe du monde, N. S. P. invite toutes les écoles de philosophie chrétienne à revenir à l'esprit et aux principes de ce philosophe que le moyen âge a surnommé l'Ange de l'École.

Le monde catholique tout entier va recevoir une grande lumière de cette monumentale Encyclique, qui, espérons-nous, va marquer la résurrection des fortes et puissantes études.

Léon XIII, dans ce document magistral, écrit en littérateur, parle en savant, pense en philosophe; mais il y a beaucoup plus que cela; dans cette Lettre, c'est le Directeur de la science qui parle, c'est le Maître de la philosophie qui enseigne.

On le sent, en la lisant, c'est plus qu'un érudit vulgaire, plus qu'un adepte des écoles philosophiques, qui s'adresse au monde, c'est celui qui a été chargé d'enseigner: d'enseigner les maîtres de la science, les professeurs de philosophie, d'enseigner le monde entier.

L'inspiration y est.

A ceux qui refuseraient d'y voir l'assistance d'en haut, nous leur dirions:

Faites-en donc autant.

Quel est le chef de religion ou d'église quelconque qui peut faire entendre, par le temps qui court, un pareil enseignement, une doctrine aussi pure, une science aussi élevée? Est-ce le Czar de Russie, le Pape des Grecs schismatiques?

Est-ce la Reine d'Angleterre, assistée de son Conseil privé, parlant comme juge doctrinaire dans l'Église Anglicane?

Est-ce monsieur le ministre de l'Instruction publique, en France, voulant créer un enseignement et une morale de l'Etat?

Est-ce dans les maîtres de la philosophie moderne, dans

Kant ? dans Voltaire ? dans Rousseau ? dans Cousin ? que vous trouverez de semblables pages ?

Ah ! avouez-le ; c'est Celui qui a reçu mission, qui vient de parler ; c'est Lui qui est le *sage*, le *savant* ; nous, catholiques, n'en sommes pas surpris, car nous savons que ses lèvres sont *dépositaires de la science*, et cela par promesse divine.

Mais il nous sera bien permis de nous enorgueillir, et, tenant en mains un pareil document, d'être fiers de notre nom de catholique.

Nos frères de Hollande.

—Le "Bulletin" de Janvier dernier enrégistrait un appel fait aux anciens Zouaves pontificaux, par "Les Missions catholiques", organe officiel de la grande *Œuvre de la Propagation de la Foi* ; il s'agissait d'une invitation à nous faite de porter secours à la foi, en servant d'escorte à ces intrépides pionniers de l'évangile, qui viennent d'entreprendre la mission la plus hardie qui se soit vue, savoir : de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, vers ces grands lacs inexplorés, pour établir une chrétienté là où jamais chrétien n'a pénétré, et où la barbarie règne en souveraine depuis des milliers de siècles.

Il a fallu aux dix missionnaires qui sont partis, il y a près d'un an, organiser une caravane de pas moins de trois cents personnes : guides, portefaix, soldats ; c'était toute une armée ; mais hélas ! une armée offrant de bien faibles garanties de fidélité et encore moins de dévouement.

Ce serait pour remplacer ces hommes à gage et qui sont eux-mêmes des infidèles, qu'on a fait appel aux anciens Zouaves de Pie IX. Nos frères hollandais ont entendu cet appel au dévouement, et les lignes suivantes que nous traduisons de leur organe, *Le Kruisvaan*, nous feront connaître avec quel enthousiasme on les invite à augmenter le contingent déjà fourni par eux pour cette héroïque entreprise.

"Aux Zouaves Hollandais. Frères d'armes !"

"Quand Garibaldi faisait pénétrer ses chemises rouges dans les Etats pontificaux pour détrôner le St. Père ; vous courûtes aux armes pour protéger Pie le grand, pour le défendre, pour porter les armes au service de l'Eglise et tenir ce fusil contre l'infidèle.

On entendit alors par toute la Hollande dans les plaines du Brabant, sur les montagnes de Limbourg la réponse des zouaves :

"Voici, ô Pie IX, tes fidèles Bataves ! c'était le cri d'alarme des Machabés.

"Hollandais, disait le comte de Villermont, vous avez su vous acquérir la gloire d'être inscrits dans les plus belles pages de la glorieuse histoire de Pie IX ; parmi tous les peuples du monde catholique, vous avez eu, ô Hollandais, le privilège de fournir au grand Pie IX de nombreux et de vaillants défenseurs.

Il s'agissait à Monte-Libretti, à Mentana, de punir ou de

chasser un ennemi plus nombreux que nous. On cherchait des héros pour accomplir l'un et l'autre glorieux faits d'armes, et voici le cri ; Hollande ! Hollande ! Nous voici !

A Albano, il fallait faire le service des sœurs de charité, soigner les cholériques, ensevelir les cadavres en putréfaction et de nouveau se fait entendre le cri : Hollandé ! Hollande ! Nous voici !

"Zouaves de la Néerlande, à Rome vous étiez l'exemple, l'édification du peuple, en même temps que la force et l'honneur de l'armée pontificale.

Et le vieux colonel de Rieberstein put dire hardiment dans notre parlement. "La Neerlande ne doit pas rougir de ses zouaves. Le chevaleresque Guillaume III, notre roi s'en glorifie sans cesse."

Le noble sang des antiques Bataves coule encore aujourd'hui dans nos veines, et là où il faut des hommes de courage et de présence d'esprit, des hommes qui soient nourris de la forte sève du catholicisme, des hommes de foi et de sacrifice, là vous êtes demandés. On vous appelle de nouveau. L'entreprise que l'on exige de vous est difficile, dure et périlleuse, — mais glorieuse et méritoire—elle vous appartient.

Les infatigables missionnaires qui vont dans l'Afrique centrale planter l'arbre du salut et de la croix, de la civilisation et de la liberté, ont besoin d'être défendus, contre les attaques des bêtes féroces et des barbares indigènes de ces déserts.

Plusieurs zouaves français, des officiers et des mineurs sont déjà partis pour l'Afrique ; peu après, cinq Flamands, vieux soldats de l'armée pontificale suivaient les traces de leurs frères d'armes français.

La Hollande suivra, elle aussi ; on demande surtout ces Hollandais, parceque, du témoignage des *Missions Catholiques*, ils sont également aptes à manier le pic et le fusil, parceque, comme le dit M. de Villermont, aux Hollandais a été donné plus qu'aux autres peuples le don de la persévérance et d'une infatigable force d'esprit. La Hollande ira où l'appelle la providence. Qui a empêché le pacifique Batave d'aller à Rome, au service de l'Eglise et d'y mourir pour elle ? Qui a empêché l'héroïque chevalier de laisser la carabine pour le service de la sœur de charité ? Et maintenant qui l'empêchera d'accompagner l'apôtre de l'Evangile dans ses expéditions et de participer aux bénédictions de l'apostolat ? Zouaves de la Neerlande ! Quelle magnifique, quelle glorieuse entreprise vous est confiée ! en avant, *Dieu le veut !* A la croisade !

Don Carlos.

Depuis quelque temps, les journaux d'Europe faisaient courir des rumeurs très-injurieuses à l'honneur et au nom de Don Carlos. A l'occasion du mariage d'Alphonse VII, avec l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, il paraîtrait qu'on aurait tenté d'obtenir du prétendant légitime à la couronne d'Espagne une renonciation à ses droits, moyennant rétribution pécuniaire ; oui, on pensait, paraît-il, gagner Don Carlos avec de l'argent ; et on a été jusqu'à

dire que l'entente était convenue, que Don Carlos avait vendu ses droits pour une poignée d'or.

Une déclaration que vient de faire publier Don Carlos fait connaître ce qui en est. Ce que déclare ici Don Carlos, était déjà une conviction pour tous ses amis, ses admirateurs, tous ceux qui le connaissaient.

"J'affirme de la façon la plus formelle que je n'ai renoncé et que je renoncerai jamais à mes droits à la couronne d'Espagne. Quand je me suis trouvé sur les champs de bataille, j'ai protesté par la bouche de mes canons; je ne puis faire de même aujourd'hui, mais, du haut de ma conscience, je proteste et je protesterai toujours! Mon devoir est de sauvegarder mes droits et ceux de ma dynastie, ainsi que les principes qui sont inscrits sur mon drapeau, qui est celui de l'Espagne. J'ajouterai qu'à part la question de légitimité et en écartant le point de vue purement monarchique, il m'est impossible de faire la moindre concession sur ce terrain.

CARLOS.

Six vrais chevaliers.

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs les détails si touchants d'une cérémonie dont six anciens zouaves pontificaux étaient les héros.

Cette cérémonie se célébrait au sanctuaire de la basilique de Notre-Dame d'Afrique, vendredi 20 juin, fête du Sacré-Cœur de Jésus. Mgr. l'Archevêque d'Alger bénissait les armes des jeunes gens de la Belgique, de la Hollande, et de l'Ecosse, qui avaient ambitionné l'honneur d'accompagner les Missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale, afin de protéger la marche de ces courageux apôtres.

Ces généreux volontaires étaient au nombre de six, agenouillés dans le sanctuaire; leurs épées nues reposaient sur les degrés de l'autel. Tous anciens zouaves pontificaux, l'uniforme qu'ils portaient en ce jour ne différait guère de celui qu'ils portaient autrefois pour la défense du successeur de Pierre; un béret de couleur rouge carmin avait pris la place du képi des zouaves.

Le Pontife revêtu d'une chappe rouge brodée d'or, étant arrivé devant l'autel, entonna le *Veni Creator*, pour implorer les lumières du Saint-Esprit.

L'hymne terminée, Monseigneur voulut adresser la parole à ces courageux enfants. L'allocution fut courte, mais bien touchante. Dès que le Prélat eût parlé, la cérémonie de l'armement commença.

Monseigneur était assis devant l'autel. Le capitaine de la petite troupe vint s'agenouiller devant lui, et prenant de la main droite l'épée nue que lui présenta le Pontife, il la baisa avec respect. "Servez-vous de cette épée, lui dit le vénérable prélat, pour la défense des œuvres de Dieu; ne vous en servez jamais pour des motifs injustes."

L'officier mit alors l'épée dans le fourreau et reçut de l'évêque le baiser de paix. Celui-ci, retirant lui-même l'épée du fourreau, en frappa à trois reprises les épaules du soldat. "Soyez, lui dit-il, un soldat pacifique, courageux, fidèle et pieux." La même cérémonie fut renouvelée pour les autres volontaires.

Quand elle fut terminée, tous firent entre les mains de Monseigneur le Délégué le serment suivant, que ces soldats chrétiens signèrent sur les marches de l'autel :

"Moi..., je suis résolu, avec la grâce de Dieu, à me dévouer pendant un an à la Mission de l'Afrique Equatoriale, dirigée par les Missionnaires d'Alger, sous l'autorité de Mgr. l'Archevêque Délégué du Saint-Siège. Je promets, sur ma foi de chrétien, d'observer pendant ce temps les articles du règlement dressé pour les Auxiliaires de la Mission, par l'autorité de son Supérieur majeur, et en particulier de garder l'obéissance en toutes choses tant vis-à-vis des Supérieurs des Missions particulières où je serai attaché que vis-à-vis du chef qui me sera choisi par le Conseil des Missionnaires.

"En foi de quoi, mettant ici ma personne sous la protection spéciale de Notre-Dame d'Afrique, j'ai signé de ma main cet écrit en double exemplaire dont l'un demeurera aux pieds de la statue miraculeuse placée sur cet autel, et l'autre entre les mains du Supérieur de la Mission d'Afrique (Signature.

"Fait à Notre-Dame d'Afrique, près d'Alger, le 20 juin 1879."

En retour de leur promesse, le T. R. P. Supérieur remit à chacun des Auxiliaires une croix qu'il portera jusqu'à la fin de son engagement.

Ce fut un beau spectacle de voir ces jeunes gens dans la fleur de l'âge faire ainsi le sacrifice de leur famille, de leur patrie, de leur liberté, des espérances de la terre, pour aller soutenir les intérêts de la cause de Dieu sur une terre barbare qui ne leur donnera en retour que des misères et des privations sans nombre. Il est des sacrifices qu'un cœur chrétien seul est capable et de comprendre et d'apprécier.

Monseigneur fit ensuite la bénédiction des drapeaux qui doivent être les signes de ralliement de cette colonne évangélique dans l'Afrique Equatoriale. C'est à l'ombre des plis de ces drapeaux que ces soldats pacifiques marcheront, résolus de mourir, s'il le faut, pour implanter la croix sur cette terre inhospitalière.

La bannière était un don d'un ancien officier des zouaves pontificaux de la catholique Bretagne, M. Henri de Maquillé. La bannière est un fac-simile du drapeau du Sacré-Cœur de Patay. Elle est tissée de soie blanche moirée; au milieu se trouve un cœur enflammé en broderie d'or en bosse; au-dessus on lit cette inscription en lettres de soie rouge: COEUR DE JÉSUS, SAUVEZ L'AFRIQUE; au-dessous du cœur on lit: *Adveniat regnum tuum*; au verso, le pieux donateur n'a pas oublié le nom de la patronne de sa chère Bretagne, car on y voit cette inscription: Sainte-Anne, protégez-nous. Le lieutenant Verhaert, enfant de la Belgique, tenait cette bannière pendant la bénédiction.

Les Religieuses Carmélites, établies à la cité Bugeaud, près Alger, avaient voulu, une seconde fois, payer aux Missionnaires partants leur tribut d'hommage. Elles confectionnèrent deux drapeaux d'une richesse et d'une finesse de broderie vraiment remarquables.

Les deux bannières étaient tissées de satin blanc; une croix transversale, mi-partie d'écarlate et de bleu d'azur, en faisait le principal ornement, à l'endroit du croisillon;

les deux bannières portaient un cœur enflammé, enrichi de broderies d'or. Quatre étoiles d'or se trouvaient à chaque extrémité; une croix fleurdelisée en bois doré dominait la hampe. Le verso des deux bannières était décoré des mêmes couleurs; l'un portait le monogramme du Christ, l'autre celui de la Sainte Vierge, encadré dans le Rosaire que les Missionnaires d'Alger portent au cou.

Cette cérémonie imposante se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par Monseigneur lui-même, assisté des deux Supérieurs des Stations qui vont être bientôt fondées dans l'Afrique Equatoriale, le R. P. Lévesque et le R. P. Moinet.

Voici les noms de ces chevaliers modernes, dont quelques-uns ne nous sont pas étrangers, ayant servi sous Pie IX en même temps que nous : MM. Van Oost, Verhaert, Oswald, Loosweldt, Stewart, Dhoop.

Revue des Intérêts catholiques.

FRANCE.—Les bons républicains de ce pays continuent avec acharnement leur campagne contre le *cléricalisme*. En attendant que M. Ferry, cet amant farouche de la *liberté* puisse réussir à faire passer ses lois de proscription et d'intolérance, le *peuple souverain* commence à mettre en pratique les théories de ses hommes d'état. On rappelle les communaux de Noumea, on les reçoit en triomphe, on fait leur apologie dans les feuilles publiques et pour comble de prévenances, on voudrait leur épargner le désagrément, le tourment de revoir ces *cafards*, ces *calotins* qu'ils n'ont pu exterminer jusqu'au dernier avant de tomber aux mains des Versaillais.

La nouvelle génération, *débarrassée enfin* de tout enseignement religieux, par les soins du paternel gouvernement de la R. F. promet de se montrer reconnaissante en apportant son appoint dans la lutte.

Il n'est pas trop tôt de montrer les conséquences de la suppression dans les écoles de tout ce qui peut rappeler l'idée religieuse. Ce *progrès* annoncé depuis longtemps est déjà escompté par les gamins de Paris, comme on va le voir :

« Avant-hier soir, dit le *Gaulois*, à huit heures et demie, deux vénérables ecclésiastiques, M. le curé du Coudray, canton de Corbeil, et M. le curé de Vert-le-Petit, canton d'Arpajon, traversaient la rue Keller (11^e arrondissement), se dirigeant vers la gare de Lyon pour se rendre dans leurs localités, lorsqu'arrivés à la hauteur du numéro 16, ils se virent barrer la route par des gamins de dix à douze ans, qui se placèrent au milieu de la chaussée, en se tenant par la main.

« Les ecclésiastiques s'arrêtèrent un instant, croyant que les enfants s'étaient placés ainsi pour obéir à une règle quelconque d'un de leurs jeux quotidiens; mais ils revinrent bientôt de leur erreur, lorsqu'ils entendirent sortir de la bouche de ces mauvais drôles les épithètes les plus insultantes pour le caractère de leur sacerdoce.

« L'un des deux curés s'approcha des enfants et les engagea personnellement à se retirer.

« — Laissez-nous continuer notre route, leur dit-il; nous sommes pressés, nous n'avons pas un instant à perdre.

« Au lieu de laisser le passage libre, les enfants se rapprochèrent l'un de l'autre, et répondirent à la prière du prêtre en faisant entendre des cris qui avaient la prétention de rappeler ceux des corbeaux.

« L'autre curé, voyant que l'intervention de son confrère n'avait servi à rien, tenta à son tour de faire entendre raison à ces polissons; mais ceux-ci, sans respect pour les cheveux blancs du vénérable curé, ne tinrent point compte de ses paroles et ajoutèrent à leurs injures des injures plus blessantes encore.

« Ce tapage avait attiré quelques curieux; les fenêtres des étages supérieurs des maisons s'étaient ouvertes, et des hommes—ce n'est plus d'enfants qu'il est question: nous disons des hommes—trouvèrent drôle de jeter sur la tête des ecclésiastiques des vases pleins d'eau. »

Terminons ce commencement du récit du *Gaulois* par un extrait de la *Gazette des Tribunaux*, qui nous fera connaître la fin.

« Deux ecclésiastiques étaient suivis par une bande d'environ cinq cents jeunes gens qui les tiraient par leurs vêtements en criant: « A bas la calotte! enlevez-les! et autres cris de ce genre. La foule semblait devoir leur faire un mauvais traitement, sans l'intervention d'un sous-officier d'infanterie qui, spontanément, leur offrit ses services. Il fut d'ailleurs puissamment aidé par un groupe d'ouvriers du quartier qui, eux aussi, s'empresèrent de secourir les deux prêtres.

« La foule grossissait toujours, et l'intervention de ces braves gens fût peut-être restée inefficace sans l'arrivée des gardiens de la paix, qui, sous les ordres de leur officier, purent tenir tête au groupe menaçant et conduire les deux prêtres jusqu'à la gare de Lyon où ils se rendaient. »

Rapprochant ce fait de ceux déjà connus: du curé de Ver, tué, de M. l'archiprêtre de Douai, contusionné par un coup de sabre, du coup de fusil sur les séminaristes des Missions étrangères, de la pierre lancée contre un prêtre de Poitiers par un jeune garçon de treize ans, on est en droit de dire que les attaques incessantes de la presse contre les prêtres et les religieux ne peuvent amener que des malheurs. Du reste, la presse radicale, en parlant comme elle le fait, ne se propose nullement de calmer les esprits. Aujourd'hui elle demande que les prêtres quittent leurs soutanes et se déguisent en laïques.

—Un rédacteur de l'*Univers* a signalé récemment le caractère détestable des publications romanesques qui se trouvent chaque jour au bas des journaux les plus populaires. « Ils n'offrent guère à leurs lecteurs que des scènes repoussantes où l'amour se mêle au sang, le sang au blasphème. » Dans les feuilles à cinq centimes, on ne voit que des tableaux d'orgie, de débauche, d'assassinat. Pour compléter l'agrément de leurs récits, les auteurs y introduisent des termes d'argot pur, et leur style est tout-à-fait digne des sujets qu'ils traitent.

De telles productions familiarisent ceux qui les lisent, et ils se comptent par centaines de mille, avec les idées de meurtre, de suicide, de licence, de désordre et d'impie. Leur influence est désastreuse, particulièrement sur la jeunesse.

—Une épouvantable entreprise de Satan pour faire damner les pauvres ouvriers qui entrent à l'hospice, est

tentée par l'impitoyable Hérold, préfet ; il oblige les malheureux à déclarer en entrant s'ils désireront un prêtre.—L'ouvrier qui ne croit pas mourir dit : non.—Dès lors défense aux prêtres de le secourir à l'heure de la mort.—Si le malade a cependant assez de connaissance pour voir qu'il meurt et qu'il se damne, il est encore autorisé à faire une déclaration *devant témoins* qu'il veut un prêtre.—Le prêtre alors peut venir, seulement si le directeur de l'hospice l'autorise. Ordre aux sœurs de faire disparaître les petits autels des salles ;—combien de temps encore les pauvres Sœurs resteront-elles en ces charniers matérialistes dont on veut faire le vestibule de l'enfer ?—Ces ordres ont été donnés verbalement et c'est une nouvelle lâcheté : on n'oblige pas de malheureux directeurs d'hospitiaux à se faire bourreaux des âmes sans assumer sur soi le sacrilège par un ordre écrit.—Chrétiens, bâtissez des hôpitaux catholiques comme à Lille ! Peuplez-les de médecins catholiques, il y en a.

—Mais s'il y a pour le catholique, dans cette pauvre France, de bien graves sujets de crainte et d'alarme, il faut dire aussi que les consolations et les encouragements ne lui manquent pas. Jamais la foi ne s'est affermie, en France, plus franche, plus vive, plus généreuse qu'en ce temps de persécution et d'impiété.

On lit dans la *Semaine de Rouen* :

« Le pèlerinage parti de Paris pour Lourdes le 18 août se composait de 5,000 personnes en cinq trains. Sur ce nombre, il y avait 600 malades. L'arrivée à Poitiers a eu lieu le 20 dès le matin. Les habitants se sont empressés près des malades et les ont transportés dans leurs demeures respectives. Pour les pèlerins valides il y avait à la Cathédrale une première messe à 7 heures et une deuxième messe à 10 heures. A 4 heures, Mgr le cardinal Pie est monté en chaire et a fait une homélie sur la femme guérie après avoir touché les vêtements de Notre-Seigneur. Ensuite les pèlerins ont fait une procession à travers la ville, et à la rentrée on a célébré un Salut solennel. Le soir, il y avait à Notre-Dame des Dunes un très-beau feu d'artifice et une brillante illumination. Au passage des trains à Angoulême, Mgr l'évêque de ce diocèse était à la gare et bénissait les pèlerins. Le 22 août, a eu lieu l'arrivée à Notre-Dame de Lourdes, et le 23 la grotte offrait un admirable spectacle. Elle était entourée de malades couchés, ou assis, ou appuyés sur des amis. Les pèlerins valides formaient un immense cercle autour de ces malheureux récitant de tout cœur le chapelet en chantant le *Magnificat*. On signale une quarantaine de guérisons, mais on fait de chacune d'elles une constatation sévère, exacte et raisonnée. La joie est grande et grande aussi l'espérance. Le 25 août, les pèlerins sont allés à Bétharam, puis ils ont quitté Lourdes pour revenir à Paris. »

Les fêtes solennelles du couronnement de *Notre-Dame de la Salette* viennent aussi de démontrer une fois de plus l'éternelle vitalité de l'Eglise. Marie y a recueilli les honneurs d'un triomphe éclatant, et la France, réunie au pied de son trône, y a largement puisé, avec la résignation dans les malheurs qui l'accablent, les enseignements d'une invincible espérance !

ANGLETERRE.—Un des grands noms de l'Angleterre a été inscrit, il y a quelques jours sur la liste de ceux que la divine Miséricorde a daigné ramener à la vérité et rendre à la sainte Eglise. L'abjuration du vicomte Bury, sous-sécretaire d'Etat au département de la guerre, a eu lieu dans le sanctuaire témoin, naguère, de celle de lord Ripon.

Lord Bury est le fils aîné du comte d'Albemale, et siège depuis quatre ans à la Chambre des Pairs. C'est à la douce influence de sa femme, fervente catholique, que le vicomte Bury doit sa conversion. Cet heureux retour porte à six le nombre des membres catholiques du Conseil privé.

Nous ne pouvons que nous féliciter du progrès de la vérité dans les classes élevées de la société anglaise, pour lesquelles le peuple de la Grande-Bretagne a conservé un respect que Dieu, nous en avons l'espoir, fera servir à sa propre cause. L'exemple venu de si haut portera tôt ou tard ses fruits, et après avoir renoncé à leurs haineux préjugés contre la vraie religion, les Anglais finiront par lui rendre l'hommage qui lui est dû, et par l'embrasser avec amour et dévouement. Quand cette heure sera venue, la Miséricorde divine aura fait une de ses grandes œuvres, et l'empire de la Vérité aura recruté de sérieux et vaillants soldats.

BELGIQUE.—Les francs-maçons, maîtres du pouvoir, et armés d'une législation qui leur permet de ruiner l'enseignement chrétien dans les écoles, se sont heurtés, dans l'accomplissement de leurs desseins, à des obstacles plus sérieux qu'ils ne pensaient.

On écrit, en effet, de Bruxelles au journal *l'Univers* : « Le mouvement catholique en faveur des écoles libres offre, en ce moment, en Belgique, un spectacle des plus remarquables. Telle est sa vigueur, que le ministère des sept frères maçons, qui pèse sur nous, recule devant l'application de sa propre loi, et prodigue les circulaires annonçant que rien ne sera changé dans les écoles officielles ; que les prières, les images pieuses et l'enseignement du catéchisme, de l'histoire sainte, etc., continueront d'exister comme par le passé. Ces lâches hypocrisies ne sauveront pas « la loi de malheur » de l'échec qui l'attend, et l'élan catholique, dirigé et stimulé par l'épiscopat, n'en sera nullement ralenti. Le souvenir de la fosse, dans laquelle notre ministre de l'instruction publique déclarait, en 1864, vouloir jeter le cadavre du catholicisme, est trop profondément gravé dans les mémoires pour que les palinodies de ce même homme puissent l'effacer. »

Malgré toutes les protestations perfides du ministère, les catholiques savent trop bien à quoi s'en tenir pour se laisser tromper, et s'il manquait quelque chose à leur conviction, des documents, mis providentiellement en lumière par le *Courrier de Bruxelles*, prouvent, avec la dernière évidence, que la loi actuelle est le produit de longues et mûres délibérations des loges maçonniques, et l'expression de leurs désirs et de leur haine de la religion.

Ainsi, en Belgique, comme en France, la lutte revêt un caractère essentiellement religieux. Comme leurs alliés français, les maçons belges s'efforcent d'établir des distinctions subtiles entre *catholiques* et *ultramontains*, et

prétendent vainement ne chercher, dans leur loi, qu'à défendre la Constitution. Par une conséquence naturelle, les idées révolutionnaires gagnent du terrain dans les grandes villes, notamment à Bruxelles; et, déjà, le socialisme se montre menaçant sur plusieurs points.

La question des écoles a été l'occasion de grouper toutes les forces vives des catholiques autour des évêques, chefs naturels du mouvement de résistance contre la législation franc-maçonne. Espérons que cette unité, dans laquelle nos frères de Belgique trouvent à la fois la sécurité et la vigueur, leur donnera la force de reprendre bientôt l'offensive, et de réduire leurs adversaires à une impuissance trop méritée.

Russie.—On parle d'un accord entre Rome et la Russie. Que faut-il penser de ce bruit? Nous ne savons. Les difficultés ne viendront certainement pas du côté de Rome: peut-on en dire autant du gouvernement moscovite? Nous voudrions l'espérer; mais il a trop souvent déçu les espérances qu'il avait fait naître par des apparences semblables, pour que nous lui accordions de nouveau la moindre confiance, tant qu'elle ne sera pas justifiée par des faits.

Or, s'il faut en juger par ce qui se passe encore en Pologne, la pacification religieuse, si grandement réclamée par les consciences honnêtes, ne semble pas sur le point de s'accomplir. Tous les jours encore, des victimes périssent dans les cachots russes ou dans les neiges de la Sibérie. Qui s'en émeut dans les gouvernements de l'Europe? Qui, d'entre les puissants, réclame, alors que le sentiment de la plus vulgaire humanité légitimerait les plus éclatantes protestations? Un grand poète polonais, après avoir raconté, avec les accents d'une douleur pleine de larmes, la mort ignorée du soldat à l'hôpital, s'écrie, dans un élan de poignante tristesse: "Puisse le soleil éclairer notre agonie! Puissions-nous au moins être vus quand nous mourons!"

Ce mot ne semble-t-il pas fait pour la Pologne toute entière! Cep auvre pays agonise depuis un siècle, et les regards de l'Europe se détournent, comme pour échapper aux émotions et, en même temps, aux reproches de ce spectacle désolant; et si l'œil paternel du Souverain Pontife ne se tournait pas, comme son cœur, vers ses pauvres enfants, qui tombent et qui meurent, le dernier des Polonais expirerait, peut-être, sans attirer ce regard, réclamé par le poète comme une suprême consolation! Mais Léon XIII aime la Pologne: le grand Pontife travaille à consoler ses afflictions et à la sauver de sa ruine. Que Dieu bénisse ses efforts, et lui donne la joie de venir en aide à ses enfants persécutés!

Petites Nouvelles.

Nous lisons dans le *Fedele* du 23 du mois dernier, les lignes suivantes, touchant la mort du premier aumônier, *Capellano maggiore*, de Garibaldi.

Fra Pantaleo vient de mourir, à Rome, dans l'âge encore jeune de 44 ans.

Quel est celui, parmi nos contemporains, qui ne connaît pas Fra Pantaleo?

C'est une histoire bien triste que celle de ce malheureux franciscain, et tout le monde la connaît; mais aujourd'hui elle nous rappelle à tous celle des *citrons pressés* à double force et ensuite jetés de côté par ceux mêmes qui surent s'en servir pour leur usage et leur consommation.

Et, en vérité, c'est un fait digne de remarque, parce qu'il est tout à fait caractéristique, que le radicalisme, après avoir voulu se servir de frère Pantaleo comme chef d'école d'un nouveau genre de chrétiens, finit par arracher jusqu'à la croix du char funèbre qui transporte son cadavre au tombeau.

Nous le répétons, c'est une chose vraiment caractéristique et d'une éloquence lumineuse pour ces pauvres imbéciles qui ont encore besoin de faits nouveaux pour éclairer leur esprit et pour apprendre ce qu'est la révolution.

Au reste, si tout, dans cet homme a subi la plus radicale des métamorphoses, il n'a pas changé sa qualité, et ceux qui annonçaient sa mort, l'appelaient hier comme il y a vingt ans, fra Pantaleo.

Il fut frère en effet, mais après avoir traîné son froc dans la plus comique des farces politico-religieuses qui aient jamais été enregistrées dans les fastes d'une révolution, il dépouilla et le froc et le capuchon et pour ne pas changer la monotone histoire de tous les frères apostats de l'univers entier,..... il prit..... une femme.

Nous n'entreprendrons pas de raconter de nouveau les entreprises de Fra Pantaleo, grand aumônier de l'armée méridionale en 1860, ni la messe célébrée à Alcamo en présence du général Garibaldi; ni l'ascension dans la chair de la cathédrale de Milan; ni la prédication dans l'église de Saint *Petronio* de Bologne contre le dogme et la morale catholique, et cela avec un luxe de blasphème, qui provoqua un triduum de réparation à la Ste. Vierge de la part du peuple de Bologne.

Mais laissons la mort régler ses comptes avec Dieu, et essayons d'espérer qu'un dernier rayon de lumière aura pénétré dans l'âme et dans le cœur de cet infortuné moribond et lui aura fait lever de son âme contrite et abattue, un regard efficace vers le Tout-Puissant.

Nous rapporterons seulement, dans l'intérêt de l'histoire, une lettre dans laquelle se trouve comme la synthèse de l'édifiante mission que fra Pantaleo s'était chargé d'accomplir en Italie.

Caprera, 14 juin 1861.

CHER PANTALEO.—Puisque vous vous êtes jeté dans l'arène pour combattre les ennemis de l'Italie, continuez et combattez à outrance. Vous pouvez faire beaucoup de bien à l'Italie et à l'humanité. Nous sommes de la religion du Christ—non pas de la religion du Pape et des cardinaux—parcequ'ils sont les ennemis de l'Italie. Sur les places, du haut de la chair, servez-vous, si vous le voulez, de mon nom. Vous devez attaquer ce monstre qui dévore le cœur de notre pauvre mère. Avertissez-moi de vos succès et cherchez-vous des compagnons.

Votre toujours,

JOSEPH GARIBALDI.

Que fra Pantaleo ait fait de son mieux pour suivre à la lettre les injonctions du Chef Suprême, nous en avons la preuve dans les louanges que l'Ermito de Caprera lui

prodigue, osant dire que son chapelain majeur a bien mérité de l'Italie et..... du monde, ni plus ni moins.

Cependant si tout ce que nous avons rappelé jusqu'ici est exact, nous nous demandons comment il se fait que le Chef Suprême, Giuseppe Garibaldi, qui perçoit annuellement cent mille francs sur l'argent que les caisses de l'état arrachent des pauvres poches des contribuables italiens, a permis que son grand aumônier, qui a bien mérité de l'Italie..... et du monde soit mort dans la plus profonde misère, ayant à peine de quoi donner du pain à sa femme, à ses trois fils, à sa vieille mère et à sa sœur ?

La "Ligue de St. Boniface" des zouaves hollandais a eu son assemblée générale annuelle le 27 de juillet, à Amsterdam. Selon le programme tracé d'avance, les procédés de la cérémonie commencèrent par une messe solennelle chantée à l'intention de Notre Saint Père le Pape.

A une heure P. M., les zouaves accourus de toutes les parties de la Hollande, se constituaient en assemblée régulière dans une vaste salle préparée et décorée *ad hoc*.

Le Président de la Ligue, M. le chevalier J. Vrancken, y délivra un discours des plus remarquables; nos sympathiques camarades néerlandais ne pouvaient avoir un interprète plus éloquent. Un des travaux de l'assemblée fut de s'entendre sur les moyens à prendre pour répondre efficacement à l'invitation faite aux zouaves hollandais, concernant les missions de l'Afrique équatoriale.

Un banquet fraternel, couronna cette belle fête de famille, à laquelle ne manqua pas la bénédiction du St. Père demandée et obtenue, par le télégraphe.

Parmi les toasts proposées fut celui en réponse au nôtre porté un mois avant, à notre réunion générale à Ste. Anne.

Encore une fois, braves et généreux frères hollandais, nous vous pressons chaleureusement la main.

Voici un trait faisant suite à l'attentat sur le R. Père Dominicain rapporté dans notre dernier numéro; nous laissons la parole à l'*Osservatore romano* :

Mardi soir, vers les six heures, un jeune ecclésiastique passait à Rome dans la rue *di Ripetta* accompagné d'un monsieur. Au coin de la rue *della Frezza*, quatre malandrins étaient debout, se parlant à voix basse, dans l'attitude de gens qui trament un complot. Au moment où le jeune prêtre passa devant eux, l'un de ces brigands s'écria : *En voilà un autre!* et s'élançant contre le prêtre, il le frappa à la tête d'un si fort coup de poing que le pauvre ecclésiastique s'évanouit et que son chapeau et ses lunettes furent violemment jetés à terre. Aussitôt le héros prit la fuite et ses dignes compagnons demeurèrent où ils étaient en donnant les marques de la joie la plus indécente.

Le prêtre fut placé dans une voiture et conduit à sa maison, assisté de la personne qui l'accompagnait. Quelques instants après passèrent à cet endroit deux carabinieri qui, voyant un rassemblement, demandèrent ce qui venait de se passer : lorsqu'on le leur eut dit, ils se mirent à rire et continuèrent leur chemin.

A propos d'un acte de sauvetage accompli par un ancien zouave pontifical, un correspondant du *Publicateur de la Vendée* écrit à ce journal :

"Je dois vous dire, monsieur le rédacteur, que ce brave et honnête citoyen n'en est pas à son coup d'essai. Engagé volontaire en 1870, dans les zouaves de Charrette, il abandonna femme et enfants pour servir son pays et fut félicité à Loigny par le général lui-même pour la conduite qu'il avait tenue dans ce combat.

"Il y a environ vingt ans, à Talmont, il sauva la vie à M. Herbert et à sa mère; il reçut quelques contusions à la main et perdit complètement dans cette circonstance, l'usage d'un doigt.

"A Challans, il exposa sa vie en retirant de dessous la glace la nommée Virginie Goineau, femme Gruet.

"Un grand personnage des Sables, venu *incognito* aux courses de Challans et témoin du dernier acte de dévouement du sieur *Couthouis*, s'est écrié : "C'est malheureux que ce soit un zouave du Pape, sans cela on l'eût médaillé."

On nous saura gré, nous n'en doutons pas, du cadeau que nous faisons aujourd'hui à nos lecteurs, de l'Encyclique de Léon XIII.

C'est un document du Pape, parlant *ex cathedra*; tout catholique doit donc le posséder, le connaître et l'étudier.

De plus cette Lettre encyclique est destinée à être le point de départ d'une restauration dans les études catholiques, et à devenir par conséquent, un monument important de l'histoire de l'Eglise catholique. Par les craintes et les fureurs de l'ennemi qui se sont déjà fait jour, en sentant le rude coup qui était porté à sa forteresse, la philosophie moderne, nous pouvons nous attendre à une guerre bruyante, sinon dangereuse qui va se faire autour de ce document pontifical; il est donc important que nous le connaissions bien.

Le 21 du courant, notre ami et ancien camarade d'armes, M. Evariste Pelletier, a été fait prêtre à Trois-Rivières.

L'ancien zouave est entré dans la milice pour laquelle il a donné de tout temps des preuves de vocation. Même du temps qu'il portait la baïonnette à son côté, la régularité de sa conduite et sa piété faisaient présager que son passage à la caserne du Pape n'était qu'une étape vers une autre voie; et quoique soldat sans reproche, il laissait entrevoir sous son uniforme le futur Lévite.

Nous saluons avec bonheur et joie l'élévation au sacerdoce de M. Pelletier qui a toujours fait honneur à notre Union et nous le prions de se rappeler au saint autel, de ses anciens camarades.

Prêtre, il ne pourra oublier notre cause.

L'Association des vétérans pontificaux de New-York, à l'occasion de l'anniversaire de la prise de la Ville Eternelle par Victor Emmanuel, a célébré une messe solennelle de *requiem*, dans l'église de St. François-Xavier, à 10 heures du matin, samedi, le 20 septembre dernier, pour le repos des âmes de leurs camarades qui sont tombés à la défense du St. Siège à Perouse, Spolète, Castelfidardo, Ancône, Mentana et à la défense de Rome.

Ordination.

Le 21 du courant, à la chapelle du grand séminaire des Trois-Rivières, a été ordonné prêtre, M. Evariste Pelletier, ancien Caporal aux Zouaves Pontificaux.

Comment on devient révolutionnaire.

Cela commence souvent de très-bonne heure.

Voyez-vous ce marmot qui bat sa mère ! C'est un révolutionnaire qui tète.

A cinq ans, il fait tapage au logis ; il tutoie son père et sa mère et leur impose ses mille caprices ; c'est un révolutionnaire en herbe.

Ecolier, il se moque de ses maîtres, déchire ses livres, monte tous les mauvais coup : — révolutionnaire faisant son stage.

Apprenti, il se façonne au vice ; il insulte les prêtres qui l'ont préparé à sa première communion, les bons frères qui se sont donné d'inutiles peines pour faire son éducation ; — révolutionnaire qui prend ses degrés.

Ouvrier, il s'insurge contre son patron, lit les mauvais journaux, se plaint du gouvernement, entre dans les sociétés secrètes, fête le lundi, jamais le dimanche, et, au besoin, fait de petites journées comme celles de la Commune ; révolutionnaire émancipé.

Et voilà le révolutionnaire en blouse.

Le révolutionnaire en paletot et en habit est, au collège, un vaurien indiscipliné. Bien avant l'âge, ses mœurs sont corrompues, il organise les révoltes et se fait mettre à la porte ; de collège en collège, il arrive à l'adolescence, déjà roué et sans foi, ambitieux et déterminé ; il est démocrate, sans savoir ce que c'est ; et s'il sait quelque peu barbouiller du papier, il fait des articles de journaux ; — révolutionnaire émérite.

Il fait des pièces ou des brochures. Si sa prose surnage, s'il prend de l'influence, de deux choses l'une : ou bien il attrape une place, un emploi lucratif, et le voilà homme d'ordre ; ou bien il n'attrape rien, et alors il conspire, bien décidé, si le coup réussit et qu'il arrive jamais au pouvoir, à faire main basse sur la fortune publique ; révolutionnaire grand homme, père de la liberté.

En résumé, on devient révolutionnaire en s'habituant à rejeter l'autorité paternelle, l'autorité religieuse, l'autorité politique ; le goût de la révolution se développe d'année en année et, sous le souffle du démon, on devient souvent un véritable scélérat.

NAISSANCES.

A Napierreville, le 23 août dernier, M. N. H. Beaulieu, ex-sous-officier aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'une fille.

Le 28 août, M. Aldéric Fortier, ancien Zouave Pontifical, est devenu père d'un fils.

A Terrebonne, le 6 septembre courant, M. le Dr. Henri Desjardins, ex-chirurgien aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'une fille.

Supplément au Bulletin de l'Union Allet.

LETTE ENCYCLIQUE DE N. T. S. PERE LEON XIII, PAPE

PAR LA DIVINE PROVIDENCE.

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique, en grâce et communion avec le Siège Apostolique.

A nos vénérables frères Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique en grâce et communion avec le Siège Apostolique.

LÉON XIII PAPE

Vénérables Frères,

Salut et bénédiction apostoliques,

Le fils unique de Dieu, descendu sur la terre pour apporter au genre humain le salut ainsi que la lumière de la divine sagesse, octroya au monde un bienfait immense et admirable quand, sur le point de remonter aux cieux, il enjoignit aux apôtres " d'aller et d'enseigner toutes les nations [1] ", et qu'il laissa aux peuples, comme suprême et commune maîtresse d'enseignement l'Eglise fondée par lui. Les hommes qui avaient été affranchis par la vérité devaient, être conservés par la vérité ; et les fruits des doctrines célestes, qui ont été le salut de l'homme, n'auraient pas duré longtemps si N. S. Jésus-Christ n'avait institué, pour instruire les esprits dans la foi, un magistère perpétuel. Mais l'Eglise, soutenue par les promesses de son divin Auteur, animée, à son exemple, par la charité, accomplit de telle sorte les ordres reçus que le but qu'elle s'est toujours proposé, l'objet principal de ses volontés, c'a été d'enseigner la religion et de lutter sans relâche contre les erreurs. C'est là que tendent les veilles et les travaux de tous les évêques, les décrets et les lois portés par les Conciles et surtout les sollicitudes quotidiennes des Pontifes Romains à qui appartient, à titre de successeurs dans la primauté du Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, et le droit et le devoir d'enseigner et de confirmer leurs frères dans la foi.

Mais comme il arrive communément, ainsi que l'apôtre Nous en avertit, que l'esprit des fidèles est trompé " par la philosophie et par de vaines subtilités " [2], et que la pureté de la foi est altérée dans les âmes, les pasteurs suprêmes de l'Eglise ont toujours regardé comme un devoir de favoriser aussi de toutes leurs forces les progrès de la vraie science et de veiller en même temps avec un soin spécial à ce que l'on enseigne partout toutes les sciences humaines conformément à la foi catholique, et surtout la philosophie, de laquelle dépend en grande partie la juste notion des autres sciences. Nous avons Nous-même touché ce point, entre plusieurs autres, Vénérables Frères, dans la première Lettre encyclique que Nous vous avons adressée ; mais aujourd'hui, l'importance du sujet et le besoin des temps Nous engageant à traiter de nouveau avec vous de l'adoption d'un enseignement philosophique qui soit en même temps apte à servir la foi et conforme à la dignité des sciences humaines.

Si l'on arrête sa pensée sur les conditions critiques du temps où nous vivons, si l'on réfléchit sur l'état des choses tant publiques que privées, on découvrira sans peine que les maux qui pèsent sur nous, comme ceux qui nous menacent, viennent en grande partie de ce fait que des opinions erronnées sur les choses divines et humaines, sorties des écoles de philosophie, se sont glissées dans tous les rangs de la société et sont arrivées à se faire accepter d'un grand nombre d'esprits. Comme, en effet, il est naturel à l'homme de prendre la raison pour guide de ses actes, les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté ; et il arrive ainsi que la fausseté des opinions, qui ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines et qu'elle les agrave. Au contraire, si l'intelligence de l'homme est saine, et fermement appuyée sur les principes solides et vrais, elle devient la source de beaucoup d'avantages tant pour l'intérêt public que pour les intérêts privés.

Ce n'est certainement pas à dire que nous accordions à la philosophie humaine tant de force et d'autorité, que Nous la jugions capable de repousser ou de détruire absolument par elle seule toutes les erreurs. Lorsque la religion chrétienne s'est établie, ce fut l'admirable lumière de la foi répandue, " non point par les paroles éloquentes de la sagesse humaine, mais par la manifestation de l'esprit et de la force (3), qui reconstitua le monde dans sa dignité première ; de même dans les temps présents, c'est avant tout de la vertu toute-puissante et du secours de Dieu que nous devons attendre le retour des esprits, arrachés aux ténèbres de l'erreur. Mais nous ne devons ni mépriser, ni négliger les secours naturels mis, par un bienfait de la divine sagesse qui dispose tout avec force et suavité, à la portée des hommes ; et le plus puissant de tous ces secours, c'est, sans contredit, l'usage bien réglé de la philosophie. Car ce n'est pas vainement que Dieu a fait luire dans l'esprit

(1) Matt. xxiii, 19. (2) Coloss. ii, 8. (3) I Cor. ii, 4.

humain la lumière de la raison ; et la lumière surajoutée de la foi, bien loin d'éteindre ou d'amortir la vigueur de l'intelligence, la perfectionne au contraire, augmente ses forces et la rend capable d'atteindre plus haut.

Il est donc tout à fait dans l'ordre de la divine Providence que, pour rappeler les peuples à la foi et au salut, on recherche aussi le concours de la science humaine : méthode habile et sage, dont les Pères de l'Eglise les plus illustres ont fait un usage fréquent, ainsi que l'attestent les monuments de l'antiquité. Ils ont, en effet, assigné à la raison un rôle non moins actif qu'important, que le grand Saint Augustin résume tout entier en deux mots lorsqu'il attribue à "cette science ce par quoi la foi salutaire est engendrée, nourrie, défendue, fortifiée (4)

Et tout d'abord, la philosophie, sagement entendue et pratiquée, à la vertu d'aplanir et de raffermir en quelque sorte le chemin qui mène à la vraie foi, et de disposer convenablement l'esprit de ses disciples à recevoir la révélation c'est pourquoi les anciens l'ont appelée tantôt une "institution préparatoire à la foi chrétienne (5), tantôt le prélude et l'auxiliaire du christianisme (6), tantôt le maître d'enseignement qui conduit à l'Evangile (7).

Et, en effet, dans l'ordre des choses divines, le Dieu de miséricorde n'a pas seulement révélé par la foi ces vérités que l'intelligence humaine est incapable d'atteindre par elle-même, mais il en a manifesté plusieurs qui ne sont pas absolument inaccessibles à la raison, afin que, se trouvant ainsi appuyées de l'autorité divine, elles fussent sur-le-champ et sans aucun mélange d'erreur, facilement reconnues de tous. De là vient que les philosophes païens eux-mêmes, au seul flambeau de la raison naturelle, ont connu, démontré et soutenu certaines vérités, proposées à notre croyance par la révélation divine ou se rattachant par des liens intimes à la doctrine de la foi. "Car les choses invisibles de Dieu," comme dit l'Apôtre, "à partir de la création du monde, comprises par le moyen des choses créées, se perçoivent, même son éternelle puissance et sa divinité (8) ; et les nations qui n'ont pas la foi... montrent néanmoins l'œuvre de foi écrite dans leurs cœurs (9)." Ces vérités, que les philosophes païens eux-mêmes ont explorées, il est très opportun de les faire tourner à l'avantage et à l'utilité de la doctrine révélée, et de montrer avec clarté que la sagesse humaine, elle aussi, que le témoignage même de nos adversaires, déposent en faveur de la foi chrétienne.

C'est là une méthode qui n'est pas d'introduction récente ; il est constant qu'elle est fort ancienne et d'un fréquent usage chez les Pères de l'Eglise. Bien plus, ces témoins et gardiens vénérables des traditions religieuses ont reconnu comme une similitude et presque comme une figure de ce procédé dans ce fait des Hébreux, qui, près de sortir de l'Egypte, reçurent l'ordre d'emporter avec eux les vases d'or et d'argent et les vêtements précieux des Egyptiens, afin que ces dépouilles, qui avaient servi jusque-là à des rites ignominieux et à la superstition, fussent, par un changement soudain, consacrées à la religion du vrai Dieu. Saint Grégoire de Nécésarée fait un titre de gloire à Origène (10) de ce que, s'emparant d'idées ingénieusement choisies parmi celles des païens, comme autant de traits arrachés à l'ennemi, il les avait retournés avec une singulière adresse à la défense de la sagesse chrétienne et à la ruine de la superstition. Grégoire de Nazianze (11) et Grégoire de Nysse (12) louent et approuvent cette méthode de discussion dans Basile le Grand ; saint Jérôme la célèbre dans Quadrat, disciple des Apôtres, dans Aristide, dans Justin, dans Irénée, et dans un grand nombre d'autres (13). Et saint Augustin : "Ne voyons-nous pas, dit-il, "avec quel trophée d'or, d'argent et de vêtements précieux, sortit de l'Egypte Cyrien, le suave docteur, le bienheureux martyr ? avec quel trophée, Lactance ? et Victorin, et Optat, et Hilaire ? et, pour "taire les vivants, ces Grecs innombrables ? (14) Or, si avant d'être fécondée par la vertu du Christ, la raison naturelle a pu donner une si riche moisson, elle en produira certes une bien plus abondante, à présent que la grâce du Sauveur a restauré et augmenté les facultés natives de l'esprit humain.—Qui ne voit le chemin commode et facile que ce procédé philosophique ouvre vers la foi ?

Cependant l'utilité de la philosophie ne s'arrête pas à ces limites. En effet, les oracles de la divine sagesse adressent de graves reproches à la folie de ces hommes qui "par les biens visibles n'ont pu comprendre Celui qui est ; et, regardant les œuvres, n'ont point reconnu l'ouvrier (15)." Ainsi donc un premier fruit de la raison humaine, grand et précieux entre tous, c'est la démonstration qu'elle nous donne de l'existence de Dieu : "car par la magnificence et la beauté de ce qui est visible et créé, le Créateur pourra être vu d'une manière intelligible (16)." La raison nous montre ensuite l'excellence singulière de toutes les perfections réunies en Dieu, et en particulier sa sagesse infinie, à qui rien ne peut échapper, et sa souveraine justice qui ne peut être vaincue par aucun sentiment dépravé ; elle nous fait comprendre ainsi que Dieu non-seulement est véridique, mais qu'il est la vérité même, ne pouvant ni se tromper ni tromper. D'où il ressort en toute évidence que la raison humaine concilie à la parole de Dieu la foi et la soumission la plus entière.

La raison nous déclare aussi que, dès son origine, la doctrine évangélique fut confirmée par des miracles, arguments certains d'une vérité certaine, et que, par conséquent, ceux qui ajoutent foi à l'Evangile ne le font point témérement, comme s'ils s'attachaient à des fables spécieuses (17), mais soumettent leur intelligence et leur jugement à

l'autorité divine par une obéissance entièrement conforme à la raison. Enfin, ce qui n'est pas moins précieux, la raison met en évidence comment l'Eglise, instituée par Jésus-Christ, "est (ainsi que l'établit le Concile du Vatican), par son admirable propagation, par son éminente sainteté, par son intarissable et universelle fécondité, par son unité catholique et son inébranlable stabilité, un sûr et perpétuel motif de crédibilité et un témoin irréfutable de la divinité de sa mission (18)."

Ces bases solidement assises, la philosophie est encore d'un multiple et perpétuel usage, car c'est d'elle que la théologie sacrée doit recevoir et revêtir la nature, la forme et le caractère d'une vraie science. Il est, en effet, de toute nécessité que, dans cette dernière science, la plus noble de toutes, les diverses et nombreuses parties des célestes doctrines soient rassemblées comme en un seul corps, de manière que, disposées avec ordre, chacune en son lieu et déduites des principes qui leur sont propres, elles se trouvent fortement reliées entre elles ; il faut enfin que toutes ces parties, dans l'ensemble et dans le détail, soient confirmées par des preuves appropriées et inébranlables.

On ne peut non plus taire ni dédaigner cette connaissance plus approfondie et plus féconde de l'objet de nos croyances, et cette intelligence plus nette, autant qu'il se peut faire, des mystères eux-mêmes de la foi, dont saint Augustin et les autres Pères ont fait le sujet de leurs éloges et la matière de leur application, et que le Concile du Vatican (19), à son tour, a déclarée on ne peut plus fructueuse. Cette connaissance et cette intelligence, ceux-là, sans aucun doute les acquièrent plus pleinement et plus facilement, qui, à l'intégrité des mœurs et au zèle de la foi, joignent un esprit fécondé par la culture des sciences philosophiques ; et c'est en effet ce que confirme le même Concile du Vatican, lorsqu'il enseigne que cette intelligence des dogmes sacrés doit se puiser "tant dans l'analogie qu'ont avec celles de la foi les choses qui nous sont connues naturellement, que dans le nœud qui relie les mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme (20)."

Il appartient enfin aux sciences philosophiques de soutenir religieusement les vérités divinement révélées, et de résister à l'audace de ceux qui les attaquent. C'est là, certes, un beau titre d'honneur pour la philosophie, que d'être le boulevard de la foi, et comme le ferme rempart de la religion. "Il est vrai, sans doute, comme s'exprime Clément d'Alexandrie, que le Sauveur étant la force et la sagesse de Dieu, sa doctrine est parfaite par elle-même et n'a besoin du secours de personne. Aussi la philosophie grecque, par son concours, n'ajoute rien à la puissance de la vérité. Mais comme elle montre la faiblesse des arguments opposés à la vérité par les sophistes, et qu'elle dissipe les embûches tendues à celles-ci, on l'appelle la haie et la palissade dont la vigne est munie (21)." Ainsi, tandis que les ennemis du nom catholique dans leurs luttes contre la religion, empruntent à la philosophie la plupart des armes dont ils se servent, c'est également dans l'arsenal de la philosophie que les défenseurs des sciences divines vont puiser des moyens de venger les dogmes révélés. Et ce n'est pas un mince triomphe pour la foi chrétienne, que les armes des adversaires, empruntées pour le mal aux artifices de la raison humaine, la raison humaine les détourne avec autant de vigueur que d'extériorité.

Saint Jérôme écrivant à Magnus rappelle que ce genre de combat fut pratiqué par l'Apôtre des nations : "Le guide de l'armée chrétienne, Paul, l'orateur invincible, défendant la cause du Christ, retourne avec art en faveur de la foi une inscription rencontrée par hasard : car il avait appris du vrai David à arracher le glaive aux mains de l'ennemi, et à se servir du propre fer de l'orgueilleux Goliath pour lui trancher la tête (22)."

L'Eglise elle-même non-seulement conseille, mais ordonne aux docteurs chrétiens d'appeler à leur aide la philosophie.

Le cinquième Concile de Latran, après avoir établi que "toute assertion contraire à la vérité de la foi révélée est absolument fautive, attendu que le vrai ne peut contredire le vrai (23)," enjoint aux maîtres en philosophie de s'appliquer avec soin à la solution des arguments captieux ; car, selon le mot de saint Augustin, "toute raison, "quelque spécieuse qu'elle soit, apportée contre l'autorité des divines "Ecritures, ne peut tromper que par l'apparence du vrai ; pour vrai, "elle ne peut l'être (24)."

Mais pour que la philosophie se trouve en état de porter les fruits précieux que Nous venons de rappeler, il faut à tout prix que jamais elle ne s'écarte de la ligne tracée dans l'antiquité par les saints Pères, et que naguère le Concile du Vatican approuvait soigneusement de son autorité. Ainsi donc, à l'égard de ces nombreuses vérités de l'ordre surnaturel, lesquelles évidemment surpassent de beaucoup les forces de toute intelligence créée, que la raison humaine, dans la conscience de son infirmité, se garde de prétendre plus qu'elle ne peut ; qu'elle ne s'avise jamais, ou de nier ces mêmes vérités, ou de les mesurer à ses

(4) De Trio., lib. XIV, c. 1. (5) Clem. Alex., Strom., lib. I, c. 16 ; I. VII, c. 3. (6) Orig. ad Greg. Thaum. (7) Clem. Alex., Strom. I, c. 5. (8) Rom. I, 20. (9) *Ib.* II, 14-15. (10) Orat. paneg. ad Origén. (11) Vit. Moys. (12) Carm. I, Iamb. 3. (13) Epist. ad Magn. (14) De doctr. christ., I, II, c. 40 (15) Sap. XIII, 1. (16) Sap. XIII, 5. (17) II Petr. I, 16. (18) Const. dogm. de Fid. cath., cap. III. (19) Const. cit., cap. IV. (20) *Ibid.* (21) Strom., lib. I, c. 20. (22) Epist. ad Magn. (23) Bulla Apostolici regiminis. (24) Epist. 143 [al. 7], ad Marcellin. n. 7.

propres forces ; mais que plutôt elle les reçoive d'une foi humble et sincère, et se tienne souverainement honorée d'être admise à remplir auprès des sciences célestes les fonctions de servante fidèle et soumise, et, de pouvoir, par un bienfait de Dieu, de quelque façon, les approcher.

Quant à ces points de doctrines que l'intelligence humaine peut saisir par ses forces naturelles, il est juste de laisser sur ces matières à la philosophie sa méthode, ses principes et ses arguments, pourvu, toutefois, qu'elle n'ait jamais l'audace de se soustraire à l'autorité divine. Bien plus, ce que la révélation nous enseigne étant certainement vrai, et ce qui est contraire à la foi étant également contraire à la raison, le philosophe catholique doit savoir qu'il violerait les droits de la raison aussi bien que ceux de la foi, s'il admettait une conclusion qu'il sût être contraire à la doctrine révélée.

Il en est, Nous le savons, qui, exagérant, la grandeur des facultés humaines, prétendent que, par sa soumission à l'autorité divine, l'intelligence de l'homme déchoit de sa dignité native, et, courbé sous le joug d'une sorte d'esclavage, se trouve notablement appesantie et retardée dans la marche qui devait l'amener au faite de la vérité et de sa propre excellence. — Mais ces assertions sont pleines d'erreur et de fausseté ; elles ont pour résultat de porter les hommes à une extrême folie, en même temps qu'à l'ingratitude, en leur faisant répudier les plus hautes vérités, et repousser d'eux-mêmes le divin bienfait de la foi, qui fut la source de tous les biens pour la société civile elle-même.

En effet, l'esprit humain, circonscrit dans des limites déterminées, et même assez étroites ; est exposé à de nombreuses erreurs, à l'ignorance de bien des choses. Au contraire, la foi chrétienne, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu, est une maîtresse très sûre de vérité : qui la suit échappe aux pièges de l'erreur et se soustrait à l'agitation des opinions incertaines. Ce sont d'excellents philosophes, ceux qui unissent à l'étude de la philosophie la soumission à la foi chrétienne, car la splendeur des vérités divines vient en aide à l'intelligence qu'elle pénètre, et loin de la faire déchoir, en accroît considérablement la noblesse, la pénétration et la puissance.

Ces philosophes, dont nous parlons, en s'appliquant à réfuter les opinions contraires à la foi, et à prouver celles qui lui sont conformes, exercent dignement et très utilement leur raison ; pour réfuter les premiers, ils découvrent, en effet, les causes de l'erreur, et reconnaissent le défaut des arguments sur lesquels ces opinions s'appuient ; pour démontrer les seconds, ils se pénètrent des raisons qui en donnent une preuve solide et sont de motifs efficaces de persuasion. Cet art, cet exercice accroît nécessairement les ressources de l'esprit et en développe les facultés ; qui le nierait, prétendrait, ce qui est absurde, que discerner le vrai du faux ne sert de rien pour le développement de l'intelligence.

C'est donc justement que le Concile du Vatican célèbre en ces termes les avantages que la foi procure à la raison : " La foi délivre de l'erreur et prémunit contre elle la raison, en même temps qu'elle la dote de connaissances variées. " Par conséquent, l'homme, s'il est sage, ne doit point accuser la foi d'être l'ennemie de la raison et des vérités naturelles ; mais il doit plutôt rendre à Dieu de dignes actions de grâces, et se féliciter grandement de ce que, parmi tant de causes d'ignorance, et au milieu de cet océan d'erreurs, le flambeau sacré de la foi luit à ses yeux, et, comme un astre bienfaisant, lui indique sûrement au travers des écueils le port de la vérité.

Si maintenant, Vénérables Frères, vous parcourez l'histoire de la philosophie, vous y trouverez justifié par le fait, tout ce que Nous venons de dire. Et certes, entre les philosophes anciens qui n'eurent pas le bienfait de la foi, ceux-mêmes qui passaient pour les plus sages tombèrent dans des erreurs détestables. Vous n'ignorez pas combien, parmi un certain nombre de vérités, ils enseignèrent de propositions fausses et absurdes, combien d'aventurées et de douteuses, sur la nature de la Divinité, l'origine des choses, le gouvernement du monde, la connaissance que Dieu a de l'avenir, la cause et le principe des maux, la fin dernière de l'homme et l'éternelle félicité, les vertus et les vices, et d'autres points de doctrine dont la connaissance vraie et certaine est ou ne peut plus nécessaire au genre humain.

Tout au contraire, les Pères et les docteurs de l'Eglise comprirent parfaitement que, dans les desseins de la volonté divine, le restaurateur de la science humaine elle-même était le Christ, qui est la puissance et la sagesse de Dieu, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. C'est avec cette conviction qu'ils entreprirent de dépouiller les livres des vieux philosophes, et de comparer leurs enseignements à ceux de la révélation ; ensuite, par un choix intelligent, ils embrassèrent celles de leurs doctrines où la justesse de l'expression répondait à la sagesse de la pensée, et, quant au reste, rejetèrent ce qu'ils ne pouvaient corriger. Car de même que Dieu, dans sa Providence, suscita pour la défense de l'Eglise contre la cruauté des tyrans des martyrs héroïques et prodiges de leur vie, ainsi aux sophistes et aux hérétiques, il opposa des hommes doués d'une profonde sagesse, qui surent défendre, par le moyen même de la raison humaine, le trésor des vérités révélées.

Dès le berceau de l'Eglise la doctrine catholique rencontra des adversaires acharnés, qui, tournant en dérision les dogmes et les institutions des chrétiens, affirmant qu'il y avait plusieurs dieux, que le monde matériel n'avait ni commencement ni cause, que le cours des choses n'était pas régi par le conseil de la divine Providence, mais, qu'il était mu par je ne sais quelle force aveugle et par une fatale nécessité.

Contre ces fauteurs de doctrines insensées s'élevèrent à propos, des hommes savants, connus sous le nom d'apologistes, lesquels, guidés par la foi, au moyen d'arguments empruntés au besoin à la sagesse humaine, prouveront qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, doué au plus haut point de tous les genres de perfection, que toutes choses sont sorties du néant par sa toute-puissance, qu'elles subsistent par sa sagesse, et par elle sont mues et dirigées chacune vers la fin qui lui est propre.

Au premier rang de ces apologistes nous rencontrons le martyr saint Justin. Après avoir parcouru, comme pour les expérimenteur, les plus célèbres d'entre les écoles grecques et s'être convaincu, selon son aveu, qu'on ne pouvait puiser la vérité tout entière que dans les doctrines révélées, Justin s'attacha à ces dernières de toute l'ardeur de son âme, les justifia des calomnies dont on les chargeait, les défendit auprès des empereurs romains avec autant de vigueur que d'abondance, et montra l'accord qui souvent existait entre elles et les idées des philosophes païens. A la même époque, Quadrat et Aristide, Hermias et Athénagore suivirent avec succès la même voie. — Cette cause eut un défenseur non moins illustre dans la personne du grand martyr Irénée, pontife de l'Eglise de Lyon, lequel, en réfutant vaillamment les opinions perverses apportées de l'Orient par les gnostiques et disséminées par eux sur toute l'étendue de l'empire, " expliqua " par la même occasion, comme le dit St Jérôme, " les origines de toutes les hérésies, et découvrit dans les écrits des philosophes les sources d'où elles émanaient. "

Tout le monde connaît les controverses soutenues par Clément d'Alexandrie, au sujet desquelles saint Jérôme s'écrie avec admiration : " Que peut-on y trouver d'inculte ? Qu'y a-t-il qui ne provienne des entrailles " mêmes de la philosophie ? " Clément laissa, sur une incroyable variété de sujets, une quantité d'ouvrages on ne peut plus utiles soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et l'exercice de la dialectique, soit pour l'établissement de la concorde entre la foi et la raison. — Après lui vient Origène. Cet illustre maître de l'école d'Alexandrie, très-instruit dans les doctrines des Grecs et des Orientaux, publia des livres aussi nombreux que savants, d'une merveilleuse utilité pour l'interprétation des divines Ecritures et l'explication des dogmes sacrés. Bien que ses ouvrages, tels du moins qu'ils nous sont restés, ne soient pas tout à fait exempts d'erreurs, ils renferment néanmoins un grand nombre de maximes, propres tout à la fois à féconder et à confirmer les vérités naturelles. — Aux hérétiques, Tertullien oppose l'autorité des saintes Lettres ; avec les philosophes, il change d'armure et leur oppose la philosophie ; ces derniers, il les réfute avec tant de subtilité et d'érudition, qu'il ne craint point de leur jeter à la face ce défi : " En fait de science comme en fait de doctrine, quoi que vous en " pensiez, vous n'êtes pas mes pairs. "

Arnobé, dans ses livres contre les Gentils, et Lactance, principalement dans " institutions divines ", emploient tous deux au service de leur zèle une égale éloquence et une vigueur égale, pour inculquer aux hommes les dogmes et les préceptes de la sagesse catholique, non point en ruinant la philosophie, comme le font les académiciens, mais en se servant pour convaincre, tantôt des armes qui leur sont propres, tantôt de celles que leur livrent les querelles intestines des philosophes.

Les écrits que le grand Athanase et Chrysostôme, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, les attributs divins et d'autres questions de souveraine importance, ces écrits, au jugement de tous, sont d'une telle perfection, qu'il semble qu'on ne puisse rien désirer de plus nourri et de plus profond. — Sans vouloir allonger outre mesure cette liste de grands esprits, Nous ajouterons cependant à ceux que Nous avons nommés, Basile le Grand ainsi que les deux Grégoire. Tous trois seraient d'Athènes, ce domicile de la civilisation, pourvus abondamment de toutes les ressources de la philosophie ; et ces trésors de science, que chacun d'eux avait conquis à la flamme de son zèle, ils les dépensèrent à la réfutation des hérétiques et à l'enseignement des chrétiens.

Mais la palme semble appartenir entre tous à saint Augustin, ce puissant génie qui, pénétré à fond de toutes les sciences divines et humaines, armé d'une foi souveraine, d'une doctrine non moins grande, combattit sans trêve toutes les erreurs de son temps. Quel est le point de la philosophie qu'il n'ait touché, plus encore qu'il n'ait approfondi, soit qu'il découvrit aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, et les défendit contre les assauts furieux de l'ennemi ; soit que, réduisant à néant les fictions des académiciens et des manichéens, il assit et assura les fondements de la science humaine, ou rechercha la raison, l'origine et les causes des maux sous le poids desquels l'humanité gémit ? Avec quelle abondance et quelle pénétration n'a-t-il pas traité des anges, de l'âme, de l'esprit humain, de la volonté et du libre arbitre, de la religion et de la vie bienheureuse, du temps et de l'éternité, et même de la nature des corps sujets aux changements ? — Plus tard, en Orient, Jean Damascène, sur les traces de Basile et de Grégoire de Nazianze ; en Occident, Boèce et Anselme, disciples d'Augustin, enrichirent à leur tour le patrimoine de la philosophie.

Enfin, les docteurs du Moyen-Age, connus sous le nom de scolastiques, viennent entreprendre l'œuvre colossale de recueillir avec soin les fécondes et riches moissons de doctrine, répandues dans les œuvres innombrables des Pères, et d'en faire comme un seul monceau, pour l'usage et la commodité des générations futures. Et ici, Vénérables Frères, Nous sommes heureux de pouvoir Nous approprier les paroles par lesquelles Sixte V, notre prédécesseur, homme de profonde sagesse, explique l'origine, le caractère et l'excellence de la doctrine scolastique :

“ Par la divine munificence de Celui qui seul donne l'esprit de science, de sagesse et l'intelligence, et qui, dans le cours des âges et selon les besoins, ne cesse d'enrichir son Eglise de nouveaux bienfaits, de la munir de défenses nouvelles, nos ancêtres, hommes de science profonde, créèrent la théologie scolastique. Mais ce furent surtout deux glorieux docteurs, l'angélique saint Thomas et le sérénissime saint Bonaventure; tous deux professeurs illustres en cette faculté... qui, par leur talent incomparable, leur zèle assidu, leurs grands travaux et leurs veilles, cultivèrent cette science, l'enrichirent et la légèrent à leurs descendants, disposés dans un ordre parfait, éclaircie par de brillants et nombreux développements.

“ Et certes, la connaissance et l'habitude d'une science aussi salutaire, qui découle de la source très-féconde des Saintes-Ecritures, des Souverains-Pontifes, des saints Pères et des Conciles, a dû en tous temps être d'un très-grand avantage à l'Eglise, soit pour comprendre sainement et bien interpréter les Ecritures, soit pour lire et expliquer les Pères plus sûrement et plus utilement, soit pour démasquer et réfuter les erreurs variées et les hérésies : mais en ces derniers jours, qui nous ont amenés ces temps critiques prédits par l'Apôtre, et dans lesquels des hommes blasphemateurs, orgueilleux, séducteurs, progressent dans le mal, errant eux-mêmes et induisant en erreur les autres, à coup sûr, pour confirmer les dogmes de la foi catholique et réfuter les hérésies, la science dont nous parlons est plus que jamais nécessaire.

Cet éloge, bien qu'il ne paraisse comprendre, que la théologie scolastique, s'applique cependant avec évidence à la philosophie elle-même. En effet, les qualités éminentes qui rendent la théologie scolastique si formidable aux ennemis de la vérité, à savoir, comme ajoute le même Pontife, “ cette cohésion étroite et parfaite des effets et des causes, cet ordre et cette symétrie, semblables à ceux d'une armée en bataille, ces déficiences et distinctions lumineuses, cette solidité d'argumentation et cette subtilité de controverse, toutes choses par lesquelles la lumière est séparée des ténèbres, le vrai distingué du faux, et les mensonges de l'hérésie, dépouillés du prestige et des fictions qui les enveloppent, découverts et mis à nu, ” toutes ces brillantes et admirables qualités, disons-le, sont dues uniquement au bon usage de la philosophie, que les docteurs scolastiques avaient pris généralement la sage coutume d'adopter, même dans les controverses théologiques.

En outre, comme le caractère propre et distinctif des théologiens scolastiques est d'unir entre elles, par le nœud le plus étroit, la science humaine et la science divine, la théologie, dans laquelle ils excellèrent, n'aurait certainement pu acquérir autant d'honneur et d'estime dans l'opinion des hommes, si ses docteurs n'eussent employé qu'une philosophie incomplète et tronquée ou superficielle.

Mais, entre tous les docteurs scolastiques, brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous Thomas recueilli leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les c'assa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère à juste titre comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Eglise.

D'un esprit souple et puissant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, riche de science divine et humaine, justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité, les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, et dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni l'excellence de la méthode, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la souplesse à résoudre les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que le Docteur angélique a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses, qui, pour l'ampleur qu'ils possèdent et les vérités innombrables qu'ils contiennent en germe, fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements fructueux, se produisant en leur temps. En employant, comme il l'a fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne cesseront pas de surgir dans l'avenir.—De plus, en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi à chacune ses droits, il sauvegarde sa dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faite de la nature humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que Thomas lui fournit.

C'est pourquoi l'on a vu, surtout dans les siècles précédents, des hommes très doctes et du plus grand renom en théologie comme en philosophie, après avoir recherché avec une incroyable avidité les œuvres immortelles du grand docteur, se livrer tout entiers, nous ne dirons pas à cultiver son angélique sagesse, mais à s'en nourrir et à s'en pénétrer.

—On sait que presque tous les fondateurs et législateurs des Ordres religieux ont ordonné à leurs confrères d'étudier la doctrine de saint Thomas, et de s'y tenir religieusement, et qu'ils ont pourvu d'avance à ce qu'il ne fût permis à aucun d'eux de s'écarter impunément, ne fût-ce que sur le moindre point, des ventilles d'un si grand homme. Sans parler de la famille Dominicaine, qui revendique cet illustre maître comme une gloire qui lui appartient en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Société de Jésus, et plusieurs autres Ordres religieux sont soumis à cette loi, ainsi qu'en témoignent leurs statuts respectifs.

Et ici c'est vraiment avec volupté que l'esprit s'envole vers ces Ecoles et ces Académies célèbres et jadis florissantes, de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Boulogne, de Naples, de Coimbra, et d'autres en grand nombre. Personne n'ignore que la gloire de ces Académies crût en quelque sorte, avec l'âge, et que les consultations qu'on leur demandait, dans les affaires les plus importantes, jouirent partout d'une grande autorité. Or, on sait aussi que, dans ces nobles asiles de la sagesse humaine, Thomas régnait en prince, comme dans son propre empire, et que tous les esprits, tant des maîtres que des auditeurs, se reposaient uniquement et dans une admirable concorde, sur l'enseignement et l'autorité du Docteur angélique.

Il y a plus encore : les Pontifes romains, nos prédécesseurs ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin des éloges les plus spéciaux, et et des attestations les plus amples. Clément VI, Nicolas V, Benoît XIII, d'autres encore témoignent de l'éclat que son admirable doctrine donne à l'Eglise universelle. Saint Pie V (39) reconnaît que cette doctrine dissipe les hérésies, après les avoir confondues et réfutées, et que chaque jour elle délivre le monde entier d'erreurs pestilentielles; d'autres avec Clément XI affirment que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Eglise universelle, et qu'on doit à sa personne les honneurs et le culte que l'Eglise rend à ses plus grands docteurs, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme; d'autres enfin n'ont pas hésité à proposer saint Thomas aux Académies et aux grandes Ecoles comme un modèle et un maître qu'elles pouvaient suivre d'un pas assuré.

Et, à ce propos, les paroles du bienheureux Urbain V à l'Académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : “ Nous voulons, et par la teneur des présentes, Nous enjoignons que vous suiviez la doctrine du bienheureux Thomas comme étant véritable et catholique, et que, de toutes vos forces, vous vous appliquiez à la développer.” A l'exemple d'Urbain V, Innocent XII impose les mêmes prescriptions à l'université de Louvain, et Benoît XIV au collège dionysien de Grenade. Pour mettre le comble à ces éloges des Pontifes suprêmes sur saint Thomas d'Aquin. Nous ajouterons ce témoignage d'Innocent VI : “ La doctrine de Saint Thomas a sur toutes les autres, la doctrine canonique exceptée, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la suivent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque la combat a toujours été suspect d'erreur.”

A leur tour, les Conciles œcuméniques, dans lesquels brille la fleur de sagesse cueillie de toute la terre, se sont appliqués en tout temps à rendre à Thomas d'Aquin des hommages spéciaux. Dans les Conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, on eût cru voir saint Thomas prendre part, présider même, en quelque sorte, aux délibérations et aux décrets des Pères et combattre, avec une vigueur indomptable et avec le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes.—Mais le plus grand honneur rendu à saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partage avec aucun des docteurs catholiques, lui vint des Pères du Concile de Trente, quand ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Ecritures et les décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la *Somme* de Thomas d'Aquin fut déposée ouverte, pour pouvoir y puiser des conseils, des raisons, des oracles.

Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable ; il a su arracher aux ennemis eux-mêmes du nom catholique le tribut de leurs hommages, de leurs éloges, de leur admiration. On sait, en effet, que, parmi les chefs des partis hérétiques, il y en eut qui déclarèrent hautement, qu'une fois la doctrine de saint Thomas d'Aquin supprimée, ils se faisaient forts “ d'engager une lutte victorieuse ” avec tous les docteurs catholiques, “ d'anéantir l'Eglise ”.—L'espérance était vaine, mais le témoignage ne l'est point.

Les choses étant ainsi, Vénérables Frères, toutes les fois que nos regards se portent sur la bonté, la force et l'indéniable utilité de cette science philosophique, tant aimée de nos pères, Nous jugeons que c'a été une témérité de ne l'avoir continué, ni en tous temps, ni en tous lieux, à lui rendre l'honneur qu'elle mérite ; surtout lorsque la philosophie scolastique avait en sa faveur et un long usage et le jugement d'hommes éminents, et, ce qui est capital, le suffrage de l'Eglise. A la place de la doctrine ancienne, une certaine méthode nouvelle de philosophie s'est introduite çà et là, qui n'a point porté les fruits désirables et salutaires que l'Eglise et la société civile elle-même eussent souhaités.

Sous l'impulsion des novateurs du seizième siècle, on se prit à philosopher sans aucun égard pour la foi, avec pleine licence de laisser aller sa pensée selon son caprice et son génie. Il en résulta tout naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent outre mesure, et que ces opinions diverses, contradictoires se firent jour même sur les objets

les plus importants des connaissances humaines. De la multitude des opinions, on arrive facilement aux hésitations et au doute : du doute à l'erreur, il n'est personne qui ne le voit, la distance est courte et le chemin facile.

Les hommes se laissant volontiers entraîner par l'exemple, cette passion de la nouveauté parut avoir envahi, en certains pays, l'esprit des philosophes catholiques eux-mêmes lesquels, dédaignant le patrimoine de la sagesse antique, aimèrent mieux édifier à neuf qu'accroître et perfectionner le vieil édifice, projet, certes, bien peu prudent, et qui ne s'accomplit qu'au détriment des sciences. En effet, ces systèmes multiples, appuyés uniquement sur l'autorité et l'arbitraire de chaque maître particulier, n'ont qu'une base mobile, et par conséquent, au lieu d'une science sûre, stable et robuste, comme était l'ancienne, ne peuvent produire qu'une philosophie branlante et sans consistances. Si donc il arrive parfois à une philosophie de cette sorte de se trouver à peine en forces pour résister aux assauts de l'ennemi, elle ne doit imputer qu'à elle-même la cause et la faute de sa faiblesse.

En disant cela, Nous n'entendons certes pas imputer ces savants ingénieux, qui appliquent à la culture de la philosophie leur industrie, leur érudition, ainsi que les richesses des inventions nouvelles. Nous comprenons parfaitement que tous ces éléments concourent au progrès de la science. Mais il faut se garder, avec le plus grand soin, de faire de cette industrie et de cette érudition le seul, ou même le principal objet de l'étude philosophique.—On doit juger de même pour la théologie : il est bon de lui apporter le secours et la lumière d'une érudition variée ; mais il est absolument nécessaire de la traiter à la manière grave des scolastiques, afin que, grâce aux forces réunies de la révélation et de la raison, elle ne cesse d'être le "boulevard inexpugnable de la foi".

C'est donc par une heureuse inspiration que des amis, en certain nombre, des sciences philosophiques, désirant, dans ces dernières années, en entreprendre la restauration d'une manière efficace, se sont appliqués, et s'appliquent encore, à remettre en vigueur l'éminente doctrine de Thomas d'Aquin, et à lui rendre son ancien lustre. Animés du même esprit, plusieurs membres de votre ordre, Vénérables Frères, sont entrés avec ardeur dans la même voie. Nous l'avons appris dans la plus grande joie de notre âme. Tout en les louant avec effusion, Nous les exhortons à persévérer dans cette entreprise : quant aux autres, Nous les avertissons tous que rien ne Nous tient plus à cœur, que Nous ne souhaitons rien plus vivement que de les voir fournir largement et abondamment à la jeunesse studieuse les «aux très pures de la sagesse, telles que le Docteur angélique les répand en flots pressés et intarissables.

Plusieurs motifs provoquent en Nous cet ardent désir.—En premier lieu, comme à notre époque la foi chrétienne est journellement en butte aux macabres et aux ruses d'une certaine fausse sagesse, il faut que tous les jeunes gens, ceux particulièrement qui sont élevés pour le service de l'Eglise, soient nourris du pain vivifiant et robuste de la doctrine, afin que, pleins de force et revêtus d'une armure complète, ils s'habituent de bonne heure à défendre la religion avec vigueur et sagesse, "prêts," selon l'avertissement de l'Apôtre, "à rendre raison à quiconque le demande, de l'espérance qui est en nous," ainsi qu'à "exhorter dans une doctrine saine et à convaincre ceux qui contredisent."

Ensuite, un grand nombre de ceux qui, éloignés de la foi, haïssent les institutions catholiques, prétendent ne reconnaître d'autre maître et d'autre guide que leur raison. Pour les guérir et les remettre en grâce avec la foi catholique, après le secours surnaturel de Dieu, Nous voyons rien de plus opportun que la solide doctrine des Pères et des scolastiques, lesquels mettent sous les yeux les fondements inébranlables de la foi, sa divine origine, sa vérité certaine, ses motifs de persuasion, les bienfaits qu'elle procure au genre humain, son parfait accord avec la raison, et tout cela avec plus de force et d'évidence qu'il n'en faut pour fléchir les esprits les plus rebelles et les plus obstinés.

Nous voyons tous dans quelle situation critique la contagion des opinions perverses a jeté la famille et la société civile. Certes, l'une et l'autre jouiraient d'une paix plus parfaite et d'une sécurité plus grande si, dans les Académies et les Ecoles, on donnait une doctrine plus saine et plus conforme à l'enseignement de l'Eglise, une doctrine telle qu'on la trouve dans les œuvres de Thomas d'Aquin. Ce que Saint Thomas nous enseigne sur la vraie nature de la liberté, qui de nos temps dégénère en licence, sur l'origine divine de toute autorité, sur les lois et leur puissance, sur le gouvernement paternel et juste des souverains, sur l'obéissance due aux pouvoirs, sur la charité mutuelle qui doit régner entre tous les hommes ; ce qu'il nous dit sur ces sujets et d'autres de même genre, a une force immense, invincible pour renverser tous ces principes de droit nouveau, dangereux, on le sait, pour le bon ordre et le salut public.

Enfin toutes les sciences humaines ont droit d'espérer un progrès réel et doivent se promettre un secours efficace de la restauration, que Nous venons de proposer, des sciences philosophiques. En effet, les beaux arts demandent à la philosophie, comme à la science modératrice, leurs règles et leur méthode, et puisent chez elle, comme à une source com mune de vie, l'esprit qui les anime. Les faits et l'expérience constants, Nous font voir que les arts libéraux fleurissent surtout tant que la philosophie retient sauf son honneur et son droit jugement ; qu'ils gissent, au contraire, négligés et presque oubliés, quand la philosophie incline vers l'erreur ou s'embarasse d'inepties.

Aussi les sciences physiques elles-mêmes, si appréciées à cette heure,

et qui, illustrées de tant de découvertes, provoquent de toute part l'admiration, ces sciences, loin d'y perdre, gagneraient singulièrement à une restauration de l'ancienne philosophie. Ce n'est point assez, pour féconder leur étude et assurer leur avancement, que de se borner à l'examen des faits et à la contemplation de la nature ; mais les faits constatés, il faut s'élever plus haut, et s'appliquer avec soin à reconnaître la nature des choses corporelles et à rechercher les lois auxquelles elles obéissent, ainsi que les principes d'où découlent et l'ordre qu'elles ont entre elles, et l'unité dans leur variété, et l'affinité mutuelle dans leur diversité. On ne peut imaginer combien la philosophie scolastique, sagement enseignée, apporterait à ces recherches de force, de lumière et de ressources.

A ce propos, il importe de prémunir les esprits contre la souveraine injustice que l'on fait à cette philosophie en l'accusant de mettre obstacle au progrès et à l'accroissement des sciences naturelles. Comme les scolastiques, suivant en cela les sentiments des saints Pères, enseignent à chaque pas, dans l'anthropologie, que l'intelligence ne peut s'élever que par les choses sensibles à la connaissance des êtres incorporels et immatériels, ils ont compris d'eux-mêmes la grande utilité pour le philosophe de sonder attentivement les secrets de la nature, et d'employer un long temps à l'étude assidue des choses physiques.

C'est en effet ce que firent saint Thomas, le bienheureux Albert le Grand et d'autres princes de la scolastique ; ils ne s'absorbèrent pas tellement dans la contemplation philosophique, qu'ils n'aient aussi apporté un grand soin à la connaissance des choses naturelles ; bien plus, dans cet ordre de connaissances, il est plus d'une de leurs affirmations, plus d'un de leurs principes, que les maîtres actuels approuvent, et dont ils reconnaissent la justesse. En outre, à notre époque même, plusieurs docteurs des sciences physiques, hommes de grand renom, témoignent publiquement et ouvertement que, entre les conclusions certaines de la physique moderne et les principes philosophiques de l'Ecole, il n'existe en réalité aucune contradiction.

Nous donc, tout en proclamant qu'il faut accueillir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elle vienne, Nous vous exhortons, Vénérables Frères, de la manière la plus pressante, à remettre en vigueur et à propager le plus possible, pour la défense et l'ornement de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences, la précieuse doctrine de saint Thomas. Nous disons la doctrine de saint Thomas, car s'il se rencontre dans les docteurs scolastiques quelque question trop subtile, quelque affirmation inconsidérée, ou quelque chose qui ne s'accorde pas avec les doctrines éprouvées des âges postérieurs, ou qui soit dénué de probabilité, Nous n'entendons nullement le proposer à l'imitation de notre siècle.

Du reste, que des maîtres, désignés par votre choix éclairé, s'appliquent à faire pénétrer dans l'esprit de leurs disciples la doctrine de Thomas d'Aquin, et qu'ils aient soin de faire ressortir combien celle-ci l'emporte sur toutes les autres en solidité et en excellence. Que les Académies que vous avez instituées ou que vous instituerez par la suite, expliquent cette doctrine, la défendent et l'emploient pour la réfutation des erreurs dominantes.—Mais, pour éviter qu'on ne boive une eau suspecte pour la véritable, une eau bourbeuse pour celle qui est pure, veillez à ce que la sagesse de saint Thomas soit puisée à ses propres sources, ou du moins à ces ruisseaux qui, sortis de la source même, coulent encore purs et limpides, au témoignage assuré et unanime des docteurs. De ceux, au contraire, qu'on prétend dérivés de la source, mais qui, en réalité, se sont gonflés d'eaux étrangères et insalubres, écarter avec soin l'esprit des adolescents.

Mais Nous savons que tous nos efforts seront vains, si notre commune entreprise, Vénérables Frères, n'est secondée par celui qui s'appelle le "Dieu des divines Ecritures." Dans les divines Ecritures. Ce sont elles qui nous avertissent également que, "tout bien excellent et tout bon parfait vient d'en haut, descendant du Père des lumières." Et encore : "Si quelqu'un a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu, lequel donne à tous avec abondance et ne reproche pas ses dons, et elle lui sera donnée." En cela aussi, suivons l'exemple du Docteur angélique, qui ne s'adonnait jamais à l'étude ou à la composition avant de s'être, par la prière, rendu Dieu prodice, et qui avouait avec candeur que tout ce qu'il savait il le devait moins à son étude et à son propre travail qu'à l'illumination divine.

Priions donc Dieu tous ensemble, d'un esprit humble et d'un cœur unanime, qu'il répande sur les fils de son Eglise l'esprit de science et d'intelligence, et qu'il leur ouvre le sens pour comprendre la sagesse. Et, afin d'obtenir en plus grande abondance les fruits de la divine bonté, faites intervenir auprès de Dieu le très puissant patronage de la bienheureuse Vierge Marie, qui est appelée le siège de la sagesse ; recourez en même temps à l'intercession de saint Joseph, le très pur époux de la Vierge, ainsi qu'à celle des grands Apôtres Pierre et Paul, qui renouvèlent par la vérité la terre infectée de la contagion de l'erreur, et la remplissent des splendeurs de la céleste sagesse.

Enfin, soutenus par l'espérance du secours divin et confiant en votre zèle pastoral, Nous vous demandons à tous, Vénérables Frères, du fond de Notre cœur, ainsi qu'à votre clergé et aux peuples commis à votre sollicitude ; la bénédiction apostolique, comme un gage des dons célestes et un témoignage de Notre particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint Pierre, le 4ème jour d'août de l'an 1879, de notre Pontificat l'an II.

LÉON XIII, PAPE,